Guénisset.

Antoine Magi, négociant à Marseille, éprouva des pertes à l'époque de la première révolution. Plein de confiance dans les opérations du gouvernement, il risqua, après le traité de paix d'Amiens[1], sur quelques navires, ce qui lui restait encore de sa fortune. Tout fut pris par les corsaires anglais. Ruiné par ce nouveau désastre, il vint à Paris avec ses deux anciens domestiques, Guénisset et sa femme, pour solliciter auprès du gouvernement des indemnités. Ses sollicitations furent sans effets....

Depuis cette époque, il n'exista que par les sacrifices de ses fidèles serviteurs. Émus par ses infortunes, ils s'attachèrent plus que jamais à son sort, dans l'espoir, sinon de le changer, du moins d'en adoucir l'amertume. Le mari obtint une place de sacristain qui lui rapportait chaque mois 15 francs, qu'il mettait dans la maison. L'épouse se procura des ouvrages de couture, et, d'accord l'un et l'autre, ils consacraient les fruits de leurs travaux à soutenir les jours languissants de leur bon maître. L'épouse étant morte au bout de vingt ans, l'honnête Guénisset garda pour lui seul la charge touchante qu'il partageait auparavant; et, dans les moments libres que lui laissaient les soins de la sacristie, il faisait des commissions. Une maladie grave qu'il essuya lui fit perdre sa place : il n'avait plus, pour son maître et lui, d'autres ressources que son état de commissionnaire. Son zèle semblait augmenter ses forces, et, grâce à lui, son maître n'a manqué de rien jusqu'à sa mort.

1. En 1802. La paix d'Amiens, conclue entre l'Angleterre et la France, sous le consulat de Bonaparte, ne dura que quelques mois.

---

§ XII.

DEVOIRS DE POSITION ET PROFESSION.

MAGISTRATS, ADMINISTRATEURS[1].

Le magistrat, c'est la loi vivante. (CICÉRON.)

Un homme, pour être vraiment digne de commander, doit tâcher d'être meilleur que ceux à qui il commande. (*Cours de morale.*)

Plus on est élevé en dignité, plus on a de devoirs à remplir envers Dieu, envers la patrie, envers le prince, envers le public, et plus, par conséquent, on doit être sévère pour soi-même. (B.)

Matthieu Molé[2].

Pendant la minorité de Louis XIV, la mauvaise administration du cardinal Mazarin causa des désordres qui finirent par dégénérer en guerre civile.

Dans ces circonstances difficiles, Matthieu Molé, premier président du parlement de Paris, déploya une fermeté à toute épreuve et remplit avec le même zèle les devoirs du magistrat et ceux du citoyen.

Le gouvernement avait fait jeter arbitrairement en prison deux conseillers au parlement, accusés de soulever le peuple. Une émeute éclate dans Paris. Le parlement décide qu'il ira au Palais-Royal[3] supplier la reine de rendre la liberté à ses deux membres. Des barricades étaient élevées dans toutes les rues : devant le parlement, elles s'abaissent. Comme le parlement s'en retournait sans ramener les deux conseillers, la fureur du peuple éclate contre les magistrats, qu'il accuse de trahison. Les barricades sont relevées, des cris terribles se font entendre, on menace les conseillers, le pistolet à la main. La plupart cherchent leur salut dans la fuite. Molé, calme et intrépide, rassemble ce qu'il peut de sa compagnie, et retourne au Palais-Royal au

1. Voir la plupart des récits à l'article de la *Justice*, pages 179 et suiv.
2. Né en 1584, mort en 1656.
3. La reine régente, mère de Louis XIV, demeurait alors au Palais-Royal.

petit pas, sous le feu des exécrations et des blasphèmes. Il obtint, au péril de sa vie, la liberté des deux conseillers.

Depuis ce jour les troubles augmentèrent. Matthieu Molé fut constamment irréprochable; cherchant toujours à ramener le gouvernement dans les voies légales, le parlement à l'exercice de ses devoirs et le peuple au calme et à l'ordre. Sa vie, dans les troubles, fut souvent menacée. Un jour que la foule, ameutée devant le palais, demandait à grands cris la tête du premier président, il sortit aussi tranquillement et avec un air aussi calme qu'à son ordinaire; et, comme un homme lui appuyait sur le front le bout de son mousqueton chargé, Molé, sans écarter l'arme et sans détourner la tête, lui dit froidement : » Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra plus que six pieds de terre. » Le peuple, en France, admire le courage. Cette réponse, si remarquable par le sang-froid et par l'intrépidité, excita son admiration, et la foule, au lieu d'insulter Molé, l'accompagna en silence jusqu'à la porte de sa maison.

La reine régente, sans lui enlever la première présidence, le nomma garde des sceaux[1]. On ne pouvait donner à la justice un chef plus intègre et plus ferme; mais Molé avait fait un grand nombre de mécontents. Apprenant que sa présence au ministère était pour quelques-uns un obstacle à la réconciliation, il se démit de cette haute dignité.

La reine, en acceptant sa démission, éprouvait quelque honte à se séparer d'un ministre si habile et si dévoué. Elle voulait nommer secrétaire d'État[2] son fils aîné. « Mon fils, dit-il, est encore trop jeune. » A la fin, ne sachant comment lui prouver sa reconnaissance et ses regrets, elle le pria d'accepter un dédommagement de cent mille écus. Il les refusa.

1. C'est-à-dire ministre de la justice.

2. Les ministres portent le titre de secrétaires d'État.

Il fut ensuite rappelé au ministère, tandis que l'orage de la guerre civile grondait encore. La reine avait emmené à Bourges le jeune roi son fils: Molé était le seul ministre qui fût resté à Paris. Il eut plusieurs occasions de signaler sa grandeur d'âme. Un jour une multitude irritée, demandant le retour du jeune roi et la diminution des impôts, assiégeait la porte de sa maison. Un maréchal de France qui se trouvait alors avec lui, proposa d'envoyer chercher un régiment suisse pour dissiper l'attroupement : « Non, monsieur le maréchal, dit Molé d'un air calme, laissez-moi terminer seul cette affaire. Qu'on ouvre tout, ajouta-t-il en s'adressant à ses serviteurs: la porte d'un premier président doit être ouverte à tout le monde. » Et comme un jeune conseiller, qui était dans l'appartement, lui représentait avec chaleur qu'il allait s'exposer à périr : « Jeune homme, dit Molé, apprenez qu'il y a loin du poignard d'un assassin à la poitrine d'un homme de bien. » Il parut, et la multitude irritée se calma ; l'attroupement se dissipa de lui-même.

Molé conserva jusqu'à son dernier moment l'exercice de ces deux grandes charges réunies de garde des sceaux et de premier président, et ne cessa de servir son pays qu'en cessant de vivre.

Rotrou.

[1650.]

Rotrou, célèbre poëte français, connu par ses pièces dramatiques, avait été nommé maire de la ville de Dreux, sa patrie[1], Étant à Paris occupé de ses travaux littéraires, il apprit qu'une maladie épidémique commençait à sévir dans sa ville natale. Sur-le-champ, il partit pour Dreux, afin de se dévouer au service de ses concitoyens. Vainement ses amis de Paris lui écrivirent des lettres pressantes pour l'engager à quitter ce poste périlleux. « Ma conscience, leur répondit-il, ne me le

1. Chef-lieu d'arrondissement dans le département d'Eure-et-Loir.

permet pas. Ce n'est pas, ajoutait-il en finissant sa lettre que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Qu'il est beau, qu'il est grand de penser ainsi! et quel sort plus digne d'envie que le sort de celui qui, comme Rotrou, meurt en faisant son devoir!

Félix Lecouteulx.

Heureuse la cité qui a un magistrat comme celui dont nous allons parler! Félix Lecouteulx avait été appelé aux fonctions de préfet de la Côte-d'Or. Jeune encore, il jouissait de tous les biens qui peuvent attacher à la vie en donnant le bonheur sur cette terre: une épouse digne objet de ses affections, une famille aimable, d'excellents amis; il possédait une fortune considérable, il jouissait de la considération publique, il avait été appelé à un poste élevé.

En 1812, une colonne de prisonniers espagnols fut dirigée sur Dijon, le typhus y régnait. Le préfet dut, en ce moment, créer un hôpital spécial pour prévenir les dangers de la contagion. Literie, pharmacie, services, il disposa tout en personne, il pourvut à tout. A peine les malades étaient-ils installés dans cet asile, que le typhus y redouble ses ravages. Bientôt une nouvelle cause de désolation vient s'y joindre : un incendie éclate dans le voisinage: le feu gagne le dortoir des prisonniers : il fallait transporter les malades sans le moindre retard. En vain le préfet demande des bras, promet des récompenses, personne n'ose s'exposer; les infirmiers eux-mêmes reculent. Le préfet se précipite dans la salle où gisent ces infortunés, quitte son habit, les charge successivement sur ses épaules, et les met en sûreté; son secrétaire général suit son exemple : les malades sont sauvés.

C'était vers le 20 ou le 24 mars 1812. Le soir même,

Félix Lecouteulx fut saisi de l'affreuse maladie; le 1er avril il succomba entre les bras de sa femme et de ses enfants, noble victime d'un rare dévouement. Digne magistrat, il mourut en héros chrétien, fidèle aux leçons et aux exemples de sa mère, qui était le modèle de toutes les vertus.

ECCLÉSIASTIQUES [1].

Aucune classe d'hommes n'a plus honoré l'humanité que celle des évêques, et l'on ne pourrait trouver ailleurs plus de vertus, de grandeur et de génie;

La simplicité du cœur, la sainteté de la vie, la pauvreté évangélique, la charité de Jésus-Christ, tel est le caractère distinctif des prêtres de nos paroisses. On en a vu plusieurs qui semblaient moins des hommes que des esprits bienfaisants descendus sur la terre pour soulager les misérables. (CHATEAUBRIAND.)

Barthélemy de Las Casas [2].

Barthélemy de Las Casas, un des héros du christianisme, ayant embrassé l'état ecclésiastique, passa dans l'Amérique, nouvellement découverte, pour travailler au salut et à la liberté des Indiens [3], que les conquérants espagnols traitaient avec une inhumanité sans exemple. Après avoir adressé à ces barbares des représentations inutiles, Las Casas résolut de retourner en Europe, pour porter à Charles-Quint les plaintes des opprimés. Pauvre et sans protecteurs, il ne craignit pas de dénoncer comme des tyrans et des monstres les hommes les plus dangereux par leurs immenses richesses, par leur crédit et par leur pouvoir. La voix de ce généreux apôtre fut écoutée, et le sort des malheureux Indiens fut adouci. Las Casas, devenu évêque de Chiappa [4], retourna en Amérique. Bientôt cependant, malgré les ordres de Charles-Quint, la persécution recommença contre les Indiens; Las Casas, se consacrant, au péril de sa vie, à

1. Voir les p. 1, 2, 5, 12, 234, 258.
2. Né à Séville en 1474, mort en 1566.
3. On donnait et on donne encore le nom d'*Indiens* aux indigènes de l'Amérique.
4. Ville du Mexique, prononcez Kiappa.

les défendre et à les consoler, remplit ce devoir sublime pendant cinquante ans avec un zèle infatigable et une charité héroïque, et sans cesser de donner l'exemple de toutes les vertus.

Saint Jean Népomucène.

[1583.]

L'empereur Wenceslas[1], cet insensé presque toujours ivre, forma le projet aussi extravagant que criminel, de se faire révéler, par un prélat qui résidait à Prague, Jean Népomucène, ce que l'impératrice lui avait dit au tribunal de la pénitence. Jean repoussa avec horreur une proposition si contraire à ses devoirs. Après une seconde tentative également inutile, Wenceslas, furieux, le fit jeter dans un cachot. Lorsqu'il l'y eut laissé languir quelques jours, il l'en fit sortir, l'invita à sa table, et tâcha de le gagner par les promesses les plus séduisantes.

Il ajouta à ces promesses l'assurance d'un secret inviolable, et, en cas d'un nouveau refus, la menace des plus cruels supplices. Jean répondit comme auparavant, qu'il était obligé au silence par les lois les plus sacrées.

Wenceslas, furieux, appela ses bourreaux, qui étendirent le prélat sur une espèce de chevalet brûlant et le tourmentèrent avec la plus affreuse barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean montra le courage d'un héros et la douceur d'un ange. Enfin, on le relâcha.

Lorsqu'il fut rétabli des suites de cet affreux traitement, le tyran espéra le trouver enfin plus docile. Un jour, d'une des fenêtres du palais, le voyant passer dans la rue, il ordonna à ses gardes de l'amener auprès de lui. Le prélat entre dans l'appartement. Wenceslas s'élance vers lui, les yeux enflammés, les lèvres frémissantes : « Pour une dernière fois, lui dit-il, choisis : ou m'obéir ou mourir. — La volonté de Dieu soit faite,

1. Empereur d'Allemagne, roi de Bohême : mort en 1419.

répondit Jean ; je ne manquerai point à mes devoirs ; ma vie est entre vos mains. »

Alors Wenceslas s'écria : « Qu'on ôte cet homme de devant mes yeux, et que cette nuit on le jette dans le fleuve. » Jean Népomucène employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à la mort. On le précipita, pieds et mains liés dans la Moldaw[1], de dessus le pont, à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui un monument érigé en son honneur. L'Église s'empressa d'honorer et d'invoquer le martyr du secret de la confession. C'est sous ce titre qu'elle l'offre comme modèle à tous ses ministres.

Denis-Auguste Affre[2].

Lors des terribles journées de juin 1848, à Paris, le vénérable archevêque de cette ville résolut d'arrêter l'effusion du sang au péril de sa vie. Le dimanche 25, dans l'après-midi, après avoir demandé et obtenu l'assentiment du chef du pouvoir exécutif, il s'achemina, accompagné de deux de ses vicaires généraux, vers la place de la Bastille, où les insurgés, retranchés derrière de formidables barricades, soutenaient une lutte désespérée. A mesure qu'il avançait dans les rues pleines de soldats et de gardes mobiles et qu'il approchait du lieu du combat, les officiers, émus jusqu'aux larmes, le conjuraient de ne pas poursuivre une entreprise si périlleuse et dont le succès paraissait impossible. Il répondait avec calme et avec un sourire de bonté que, tant qu'il lui resterait une lueur d'espérance, il voulait s'efforcer d'arrêter l'effusion du sang. Il avançait donc toujours, visitant en passant les ambulances, bénissant et absolvant les mourants, et disant une parole de piété et de tendresse à chaque blessé.

Arrivé auprès de l'officier général qui commandait l'attaque, il lui fit connaître l'assentiment donné à sa

1. Rivière qui se jette dans l'Elbe.
2. Né à Saint-Rome du Tarn le 28 sept. 1793 ; nommé archevêque de Paris en 1840 ; mort le 27 juin 1848.

démarche par le chef du pouvoir exécutif, et lui demanda en grâce de suspendre un moment le feu de son artillerie et de sa fusillade. « Je m'avancerai seul avec mes prêtres, ajouta-t-il, vers ce peuple que l'on a trompé; j'espère qu'il reconnaîtra ma soutane violette et la croix que je porte sur la poitrine. » Cette prière fut accueillie, et, malgré la gravité de la situation, l'ordre fut donné de suspendre le feu. Plusieurs gardes nationaux conjuraient l'archevêque de leur permettre de le suivre, et, s'il le fallait, de mourir avec lui. Il ne le permit pas. Un brave ouvrier obtint seul la permission de marcher devant lui en portant une grande palme verte, symbole de paix

A cette vue, les insurgés suspendirent aussi leur feu, et les défenseurs de la barricade paraissaient montrer des dispositions moins hostiles. L'archevêque traverse la place de la Bastille, court avec ses grands vicaires vers l'entrée du faubourg Saint-Antoine, et en un moment se trouve au milieu des insurgés descendus sur la place, auxquels se mêlent plusieurs soldats. Mais, en un clin d'œil, quelques collisions éclatent; le cri : *Aux armes! à nos barricades!* retentit; un coup de fusil part, et aussitôt la terrible fusillade recommence. Il était huit heures et demie du soir; l'archevêque avait tourné la barricade, il était entré dans le faubourg par le passage étroit d'une maison à double issue, et s'efforçait d'apaiser la multitude de la voix et du geste, quand tout à coup une balle l'atteignit et le blessa à mort. « Je suis frappé, mon ami, dit-il en tombant, à l'ouvrier qui portait la palme verte. Puisse mon sang être le dernier versé! » On le transporta à la cure de Saint-Antoine, où il reçut les premiers soins. Il souffrait des douleurs atroces. Les plaintes qu'elles lui arrachaient étaient accompagnées d'élans de piété : « Mon Dieu! que je souffre! Mon Dieu! que je vous aime! Mon Dieu! si je souffre, je l'ai bien mérité, moi; mais votre peuple, votre pauvre peuple, faites-lui miséricorde : *Parce Domine, parce populo tuo; ne in æternum irascaris nobis.* »

Les insurgés, qui avaient veillé en silence pendant toute la nuit autour de l'asile où était étendu le bon pasteur qui venait de donner sa vie pour son troupeau, demandaient avec anxiété à chaque instant de ses nouvelles. Mais il n'y avait aucun espoir, et dès le lendemain matin il avait reçu les sacrements des mourants.

L'émotion profonde produite par son dévouement dans l'immense faubourg contribua beaucoup à rendre la dernière résistance peu longue et à hâter la pacification générale.

Enfin on put transporter l'illustre blessé au palais archiépiscopal. Les plus habiles médecins furent inutilement appelés. L'agonie commença le mardi vers midi, et à quatre heures et demie, ce martyr de la charité rendit le dernier soupir.

Un monument a été élevé à sa mémoire dans l'église Notre-Dame, et une plaque en marbre noir a été placée dans le voisinage du lieu où il avait reçu le coup mortel.

MILITAIRES.

Ce que le soldat français a d'admirable, c'est surtout le sentiment délicat de l'honneur : l'honneur est pour lui ce que la crainte des châtiments ou le désir des récompenses est pour d'autres. Tant que ce sentiment sera l'âme de nos armées, la France sera invincible. (B.)

Modèle des militaires : Desaix[1].

Desaix (Louis-Charles) manifesta, dès ses plus tendres années, les inclinations les plus nobles. Ses parents et ses camarades de collége l'avaient surnommé *le Sage*. Il préféra la carrière des armes à toutes les autres, parce que c'était celle qui lui offrait, avec la certitude d'être utile à son pays, l'espoir d'arriver à la gloire.

Il parvint rapidement aux grades élevés.

A Lauterbourg[2], deux balles lui traversent les joues : il ne voulut pas être pansé qu'il n'eût rallié lui-même

1. Né en 1768, mort en 1800. 2. Ville de la Bavière rhénane.

toute sa troupe; et la douleur qu'il éprouvait, et le sang qui inondait ses lèvres, ne l'empêchèrent pas de donner ses ordres et de vaincre.

Devant Strasbourg, ses troupes plient et vont fuir : il s'élance au milieu d'elles et les arrête. « Général, lui crie-t-on de toutes parts, n'avez-vous pas ordonné la retraite? — *Oui*, s'écrie Desaix, *mais c'est celle de l'ennemi.* » A ces belles paroles, l'ardeur des soldats se rallume; l'ennemi est enfoncé et mis en fuite.

On avait confié à Desaix la défense du fort de Kehl[1], place à peine protégée par de mauvaises palissades qu'avaient construites nos soldats. Contre des attaques toujours de plus en plus furieuses, Desaix se défendit plusieurs mois. Enfin la place n'était plus tenable : il fallut abandonner ce théâtre de la plus glorieuse résistance qu'on eût vue depuis des siècles. Desaix arrache le premier un des palis, et le charge sur ses épaules : chaque soldat français en fait autant; dans quatre heures il ne resta plus aucun vestige de tout ce que les Français avaient établi pour leur défense : « Nous n'avons point évacué le fort de Kehl, dit Desaix; nous l'avons emporté. »

Son humanité, sa bonté étaient égales à sa bravoure. Au passage du Rhin, blessé d'un coup de feu à la cuisse par un jeune Allemand, il le fait prisonnier de sa main, lui rend ensuite la liberté et le renvoie dans son pays. Quelques jours après, il traversait un village avec sa division : à l'aspect de ces troupes, dont ils ne connaissaient pas le chef, les habitants fuyaient épouvantés. Tout à coup, au milieu du désordre, une voix s'écrie : « C'est le général Desaix; rentrons dans nos demeures; avec lui nous n'avons rien à craindre. » Et celui qui venait de rassurer ainsi ses compatriotes, se précipite vers le général et lui baise les mains, qu'il mouille de ses larmes : c'était le jeune Allemand qui lui devait sa liberté.

Desaix suivit Bonaparte en Orient[2]. Il conquit toute

1. Forteresse de la rive droite du Rhin, en face de Strasbourg.

2. Expédition d'Égypte, et 1798 et 1799.

la haute Égypte par des prodiges d'habileté et de valeur, et la gouverna avec autant de bonté que de sagesse. Les habitants du pays, heureux de lui obéir, l'avaient surnommé le *Sultan juste*. Jamais chef d'armée ne fut plus chéri de ses soldats et ne sut leur inspirer plus de confiance et d'enthousiasme. Il s'attachait surtout à les rendre, comme lui, humains, généreux, désintéressés; et, comme lui, ils n'avaient en vue que la gloire de la France.

Quand il revint d'Égypte, Bonaparte était premier consul et se disposait à marcher en Italie. Desaix ne voulait pas rester inactif : « Ordonnez-moi, lui dit-il, de vous suivre comme général ou comme soldat, peu m'importe : un jour passé sans servir la France est un jour retranché de ma vie. »

Il suivit le premier consul en Italie, et reçut le commandement de deux divisions.

Alors se livra la fameuse bataille de Marengo, qui décida du sort de l'Europe. Bonaparte n'avait que vingt-deux mille hommes contre quarante mille Autrichiens. Desaix, avec son corps d'armée, se trouvait à dix lieues du champ de bataille. Heureusement, il entendit la canonnade, et marcha rapidement vers le lieu du combat, où se livrait une lutte inégale et terrible, et où Bonaparte, ayant formé en carré sa garde consulaire, semblait ne plus combattre que pour se défendre. Desaix arrive auprès du premier consul. A cette vue, nos troupes harassées sentent leurs forces renaître, leur espoir se ranime, leur courage est doublé. Bonaparte, reprenant l'offensive, lance Desaix et ses deux divisions contre les Autrichiens. Sous le feu même de l'artillerie ennemie, Desaix forme ses troupes en colonne serrée, tourne habilement à droite et se précipite sur les Autrichiens avec l'impétuosité de la foudre. Les bataillons et les escadrons de l'ennemi, rompus et renversés, tombent les uns sur les autres; nos soldats reprennent de toutes parts l'avantage; le général en chef autrichien,

Mélas, qui voit que ses troupes vont être entièrement exterminées, implore la pitié du premier consul : « Pour Dieu, dit-il, faites cesser le carnage! » Bonaparte accorde un armistice, et la France va recueillir les fruits d'une des plus éclatantes victoires qui aient jamais couronné ses armes.

Mais ce triomphe lui coûta cher. Au milieu des félicitations et des cris de joie qui éclataient autour de lui, Desaix fut frappé du dernier coup de feu de l'ennemi : un éclat d'obus l'atteignit au cœur. Il expira en prononçant ces paroles, que recueillirent ses frères d'armes :

« Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas fait assez pour mon pays. »

Son corps fut embaumé et porté sur les bras de ses soldats au sommet du grand Saint Bernard[1] : là il repose dans un mausolée modeste, que personne ne visite sans éprouver un sentiment d'attendrissement et de respect.

Le soldat citoyen : La Tour d'Auvergne[2].

La Tour d'Auvergne, après avoir servi avec distinction et obtenu sa retraite, rentra au service à l'âge de quarante-neuf ans, quand la France fut attaquée par la coalition des souverains étrangers, sans vouloir accepter d'autre grade que son ancien titre de capitaine de grenadiers. A l'armée de Savoie, on mit tous les grenadiers sous son commandement; il en composa une légion qu'on appela la colonne infernale, et qui, formant l'avant-garde, gagnait presque toutes les batailles avant que le reste des troupes fût arrivé. La Tour d'Auvergne était l'idole des soldats et la terreur des ennemis; aussi généreux, aussi humain, aussi doux que brave. En récompense de ses éclatants services, on le nomma général de

1. Montagne des Alpes très-élevée. Voir § XIII, *Hospitalité*.

2. Né en 1743 à Carhaix (Finistère), mort le 27 juin 1800.

brigade; ce héros modeste refusa, et voulut rester simple capitaine de grenadiers. Bonaparte, devenu premier consul, conféra à cet homme, qui était au-dessus de toutes les récompenses militaires, le titre honorable de *premier grenadier de France*. L'armée et la nation confirmèrent cette flatteuse distinction, et La Tour d'Auvergne ne fut pas insensible au noble orgueil qu'elle devait lui inspirer. Après la cessation des hostilités, La Tour d'Auvergne se retira à Carhaix, sa ville natale; mais, la guerre s'étant rallumée, il quitta généreusement sa retraite, à l'âge de cinquante-huit ans, pour remplacer un jeune conscrit, fils d'un de ses amis intimes, et il rentra au service en qualité de simple grenadier. On le plaça à la tête des grenadiers de la 46e demi-brigade. Au combat d'Obenhausen, sur les bords du Danube, il fut tué en arrachant un étendard aux ennemis.

Ainsi succomba, au champ d'honneur, le plus illustre des soldats français. Pendant trois jours, les tambours de toutes les compagnies de grenadiers furent recouverts d'un crêpe. La 46e demi-brigade a longtemps porté le cœur du héros enchâssé dans une petite boîte de plomb, attachée à l'étendard du régiment; et, quand on faisait l'appel dans la compagnie des grenadiers, on évoquait ainsi sa mémoire : « La Tour d'Auvergne; » et un grenadier répondait : « Mort au champ d'honneur! »

La Tour d'Auvergne était très-savant, et se délassait de ses travaux militaires par de profondes et sérieuses études, qui avaient surtout pour objet les antiquités nationales.

Mort de Duguesclin.

[13 juillet 1380.]

La vie de Bertrand Duguesclin, surnommé le *bon connétable*, se compose tout entière d'actions héroïques et d'actes de bonté. Sa mort ne fut pas moins glorieuse.

C'est au siége de Châteauneuf-de-Randon[1] qu'il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau. Sur le point de mourir, il s'adressa aux vieux capitaines qui l'avaient suivi depuis quarante ans, et qui pleuraient autour de son lit : « Pour Dieu, leur dit-il, n'oubliez pas ce que je vous ai dit mille fois, qu'en quelque pays que vous fassiez la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne sont pas vos ennemis. » Puis il prit dans ses mains l'épée de connétable, et, l'ayant considérée quelques moments : « Elle m'a aidé, dit-il les larmes aux yeux, à vaincre les ennemis de mon roi; mais elle m'en a donné de cruels auprès de lui[2]. Je vous la remets, ajouta-t-il en s'adressant à Olivier de Clisson, protestant que je n'ai jamais trahi l'honneur que le roi m'avait fait en me la confiant. » En même temps, saisi d'un pieux respect, il ôte son bonnet, baise cette épée, et expire en recommandant à Dieu son âme et son pays.

La vertu de ce héros obtenait les respects même de l'ennemi. Le gouverneur de Châteauneuf-de-Randon avait capitulé avec lui, et devait lui rendre les clefs de la ville : apprenant qu'il était mort, et sommé d'ouvrir les portes, ce ne fut encore qu'à Duguesclin qu'il voulut se rendre, et il tint parole à son cercueil. Il sortit avec les officiers les plus distingués de sa garnison, et vint mettre les clefs de la ville auprès du corps du connétable, lui rendant les mêmes respects que s'il eût été vivant.

Mort de Bayard[3].

Le chevalier Bayard, ce héros si généreux et si brave, si doux envers les vaincus, si fidèle à ses amis, si dévoué à son pays, eut une fin digne de sa vie.

1. Chef-lieu de canton du département de la Lozère. Cette ville était alors occupée par une garnison anglaise.

2. Des méchants, jaloux de sa haute dignité et de sa gloire, l'avaient calomnié auprès du roi.

3. Pierre du Terrail de Bayard, né en 1476, au château de Bayard, en Dauphiné : mort le 30 avril 1524.

Chargé de ramener une armée qu'avait compromise l'impéritie de son général, il la sauva en lui faisant passer la rivière de Sésia, à Romagnano[1], en présence des ennemis, bien supérieurs en forces; mais, étant resté le dernier pour couvrir la retraite, il fut mortellement atteint d'une balle. Sentant sa fin prochaine, il se fit porter sous un arbre, et voulut qu'on le plaçât le visage tourné contre l'ennemi, « parce que, dit-il, n'ayant jamais tourné le dos, il ne voulait pas commencer dans ces derniers moments. » Il chargea ensuite un de ceux qui étaient auprès de lui d'aller dire au roi que « le seul regret qu'il eût en quittant la vie était de ne pouvoir pas le servir plus longtemps. » Dans ce moment, le connétable de Bourbon, qui avait abandonné son pays et combattait dans les rangs ennemis, vint à passer auprès de lui, et lui témoigna sa compassion. Bayard lui répondit: « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, car je meurs en homme de bien; mais vous, qui portez les armes contre votre patrie et votre serment. » Telle fut la fin de ce héros, qu'on appelait le *Chevalier sans peur et sans reproche.*

Turenne[2] et ses soldats.

Les soldats de Turenne le respectaient et le chérissaient comme un père. Un jour que l'armée, par un froid rigoureux, traversait un étroit défilé entre des montagnes escarpées, le maréchal, épuisé de veilles et de fatigues, s'était couché auprès d'un buisson pour dormir. Quelques soldats, voyant que la neige tombait en abondance, coupèrent des branches d'arbre pour former autour de lui une hutte qu'ils couvrirent de leurs manteaux. Il se réveilla dans le temps qu'ils s'empressaient ainsi à le garantir des injures de l'air, et leur demanda à quoi ils s'amusaient, au lieu de marcher? « Nous voulons, dirent-ils, conserver notre père; c'est

1. Dans le Piémont.

2. Voir page 71.

notre devoir le plus cher et le plus sacré. » Une maladie contagieuse ayant attaqué son armée, on reconnut dans cette circonstance combien il était digne de l'affection de ses soldats. Le meilleur père ne se donna jamais plus de peines pour la guérison de ses enfants. Il ne se passait point de jour qu'il ne visitât tous les malades : il les encourageait, pourvoyait à tous leurs besoins, et leur parlait avec une noble et douce familiarité. Cette conduite remplissait les soldats d'amour et de vénération pour lui. Quand il passait à la tête du camp, ils sortaient en foule pour le voir. Il suffisait de sa présence pour leur faire oublier leurs fatigues et pour ranimer leur ardeur.

Paroles de Villars.

Le maréchal de Villars, si célèbre par la victoire de Denain[1], était un général prudent, mais savait dans l'occasion exposer sa vie comme un soldat. Comme on le pressait de mettre une cuirasse, pendant un combat qui paraissait devoir être sanglant, il s'y refusa, et dit à haute voix, au milieu des troupes : « Je ne crois pas ma vie plus précieuse que celle de tous ces braves gens. »

Une autre fois, comme on lui conseillait de ne point aventurer une existence aussi importante que la sienne, il répondit « qu'un général devait exposer sa vie comme il exposait celle des autres. » On vint lui dire à son lit de mort que le maréchal de Berwick[2] avait péri sous Philippsbourg[3], atteint d'un boulet de canon, tandis qu'il visitait les tranchées : « Oh ! s'écria-t-il, j'avais toujours dit que Berwick était plus heureux que moi. » Ce furent ses dernières paroles.

1. A Denain, village du département du Nord, Villars remporta, en 1712, une victoire éclatante sur les armées autrichienne et hollandaise, qui menaçaient la France d'une invasion. Mort en 1734.
2. Vainqueur, en 1707, des Anglais et des Autrichiens à Almanza, en Espagne.
3. Dans le duché de Bade.

Dialogue de Chevert[1] et d'un grenadier.

[25 novembre 1741.]

Une armée française assiégeait Prague[2] ; de deux côtés, des armées ennemies, supérieures en nombre, s'avançaient contre elle et n'étaient plus qu'à cinq lieues ; elle était perdue, si elle ne s'emparait promptement de Prague. Point de retraite à travers des montagnes couvertes de neige, point de vivres, pas une seule forteresse de refuge. Le maréchal de Saxe[3] résolut de donner immédiatement l'assaut pendant la nuit. Chevert, alors colonel, fut chargé de diriger la véritable attaque, tandis que deux fausses attaques appelaient sur d'autres points les forces des assiégés.

C'est alors qu'eut lieu, entre Chevert et un grenadier intrépide de son régiment, ce dialogue d'une simplicité héroïque : « Vois-tu cette sentinelle là devant ?—Oui, mon colonel.—Elle va te dire : Qui va là ? ne réponds rien, mais avance.—Oui, mon colonel.—Elle tirera sur toi et te manquera.—Oui, mon colonel.—Tue-la, et je suis là pour te défendre. »

Le grenadier s'avance, est manqué par la sentinelle, la tue ; Chevert le suit ; on est sur le rempart ; une porte est enfoncée. Le maréchal entre dans la ville. La garnison met bas les armes. Et cette conquête, qui sauva l'armée française, n'a pas coûté cinquante hommes.

Réponse sévère.

Un officier qui avait été chargé de défendre contre l'ennemi un poste important, l'ayant rendu avec trop de facilité à la première attaque, répondit aux reproches de son général : « Le poste était *indéfendable.* » Le

1. Mort lieutenant général en 1757. Chevert, né de parents pauvres, avait commencé par être simple soldat.
2. Capitale de la Bohême.
3. Maurice, comte de Saxe, général des armées françaises, célèbre surtout par la victoire de Fontenoy. Mort en 1750.